

Les Carnets d'un peintre chinois

de Paris à Florence

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
CHEN FENG

© 2014, HUANG Yongyu
© 2014, People's Literature Publishing House Co., Ltd.
© 2018, Editions Philippe Picquier, pour l'édition française.
Mas de Vert
B. P. 20150
13631 Arles Cedex

ISBN : 978-2-8097-1313-8

Achévé d'imprimer en Lituanie
par Standartu Spaustuve
Dépôt légal : Février 2018

HUANG Yongyu

Les Carnets d'un peintre chinois

de Paris à Florence

Traduit du chinois
par François Sastourné



Éditions
Philippe Picquier

Sommaire

Préface de l'auteur à l'édition française	9
Le long de la Seine	13
Le berceau ou le pot de miel du peintre ?	19
A la recherche des sources de l'impressionnisme	25
Je suis la tour Eiffel	29
Un canari vient boire le thé du matin avec nous	33
En souvenir du sculpteur Zheng Ke	37
On peut pardonner, on ne peut oublier	42
Les clients du café de la Rotonde	45
Un lieu chargé de souvenirs : la Rotonde	49
Le village de Van Gogh	52
Paris, rêver sous les ponts	55
La statue de Balzac par Rodin	57
Journées italiennes	60
La vie quotidienne	64
A propos des Italiens	70
La colline de Fiesole	77
Le très haut monastère San Francesco	83
Boccace et l'érotisme d'antan	88
Le monument à la mémoire de Boccace	93
Maître ! Maître !	97
Mon ami italien	106

Un grand maître sans mère	112
Le coucou me suit au bout du monde	118
Retour sur une leçon apprise	124
Les frères Pietro et Luigi	128
Un père et un fils exceptionnels	134
Dante et le pont de la Santa Trinita	139
Le petit berger	145
La via dello Studio	150
Le joli collier sur le fleuve Arno	157
Du rapport entre l'art et la superstition	163
Les grandes vagues rincent le sable	170
Une légende d'amour	177
Rome, le premier crépuscule	181
Qu'est-ce qu'un jardin public ?	187
Drôle et pas drôle	193
San Gimignano	198
Milan et Huo le preux	204
Promenade loin des rêves : en souvenir de M. Lin Fengmian	209
Fantaisie musicale à Sienne	216
La fenêtre éternelle	221
Post-scriptum : Adieu !	227

Préface de l'auteur à l'édition française

J'ai depuis l'enfance un défaut, qui me vient de mes habitudes scolaires. Je me souviens des personnages, des histoires, mais pas des noms de lieux insignifiants.

C'était comme cela à l'école, c'est comme cela dans ma vie et mes voyages.

J'ai sillonné le Japon du Nord au Sud, je suis allé presque partout. A part les plus importants comme Tokyo, Kyoto, Nara, Osaka, Yokohama, j'ai oublié les noms d'une bonne centaine de lieux. Lorsque je me souviens d'une histoire ou que je lis un roman, je ne sais jamais sur quelle tête mettre tel ou tel chapeau.

Quant à la France, je suis également allé dans de nombreux endroits, et je me souviens de ceux que j'évoque dans mon livre ; en voyant des scènes de films parfois mes yeux s'illuminent : « Je suis déjà venu ici ! »

Mon vieil ami Qin m'a dit que la maisonnette avec jardin de Tourgueniev sur les bords de la Seine à Paris était en vente, et que le gouvernement ne s'en préoccupait pas. Je lui ai dit : « Tu ne m'en as pas parlé il y a dix ans, tu as attendu que j'ai quatre-vingts ans ! Pourquoi l'acheter ? Il faudrait de gros moyens pour restaurer une maison aussi illustre, et il faudrait que je vienne chaque année l'habiter » ! Voilà une histoire difficile à oublier. J'ai lu tous les livres de Tourgueniev.

Ces dernières années, je ne me suis rendu en France que rarement. Il m'est arrivé de changer d'avion à Paris, mais sans m'attarder.

Quand je regarde *Un Américain à Paris* avec Gene Kelly, l'acteur de *Chantons sous la pluie*, où un étranger vit dans une petite rue de Paris et y coule des jours amusants, j'apprécie le spectacle. Mais l'idée de m'installer, fût-ce d'un seul pied, à Paris, je ne suis pas capable de m'y résoudre. Je ne puis abandonner les monts et les rivières de mon pays natal, ni ses arbres et ses habitants.

Il y a une histoire qui court dans mon village. Un brigand en était parti bien loin pendant douze ans, un jour il y revint en cachette : en deux jours il fut arrêté et fusillé. Le monde est tellement grand, pourquoi es-tu revenu ?

Ce livre porte pour moitié sur ce que j'ai ressenti en France. J'ai confronté mes connaissances livresques à la réalité, et voilà tout. C'est l'histoire d'un Chinois qui fait quelques petits tours à Paris, tout au plus.

Paris, il vaut mieux encore que ce soient les Parisiens qui en parlent ! Quand les étrangers le font, il n'y en a pas un qui ne soit à côté de la plaque - tout comme les étrangers qui écrivent sur Pékin.

J'ai encore à Paris quelques amis. Mon ancien élève Chen Qiyao, et ce Qin évoqué plus haut avec sa famille. Cela fait bien longtemps que je ne les ai pas vus, j'espère qu'ils vont bien.

Et il y a aussi Joris Ivens qui nous a quittés voici longtemps, et Marceline Loridan, toujours bon pied bon œil.

Mes amis, vous ne connaissez pas « l'affaire du hibou » ? Laissez-moi vous en dire un mot ici.

Pendant la Révolution culturelle, j'ai offensé une autorité artistique, et quand cet homme est retourné à Pékin, il m'a causé des ennuis. Il a pris l'image d'un hibou fermant un œil que j'avais l'habitude de peindre pour mes amis et

l'a transmise à la Bande des Quatre, en disant que c'était la preuve que j'attaquais le socialisme. On m'a soumis à des séances de critique pour avoir regardé le socialisme avec un œil fermé. Finalement Mao Zedong a eu vent de l'histoire, il a eu des mots justes, ce qui m'a tiré du pétrin.

Ces artistes qui se sont servis de l'ignorance de la Bande des Quatre en matière d'art pour la manipuler, quelle grande blague historique ! Quelle noirceur, quelle noirceur !

Je remercie M^{me} Chen Feng qui a permis l'édition française de ce livre.

Huang Yongyu, août 2017.





| Le pont du Carrousel.

Le pont du Carrousel. |



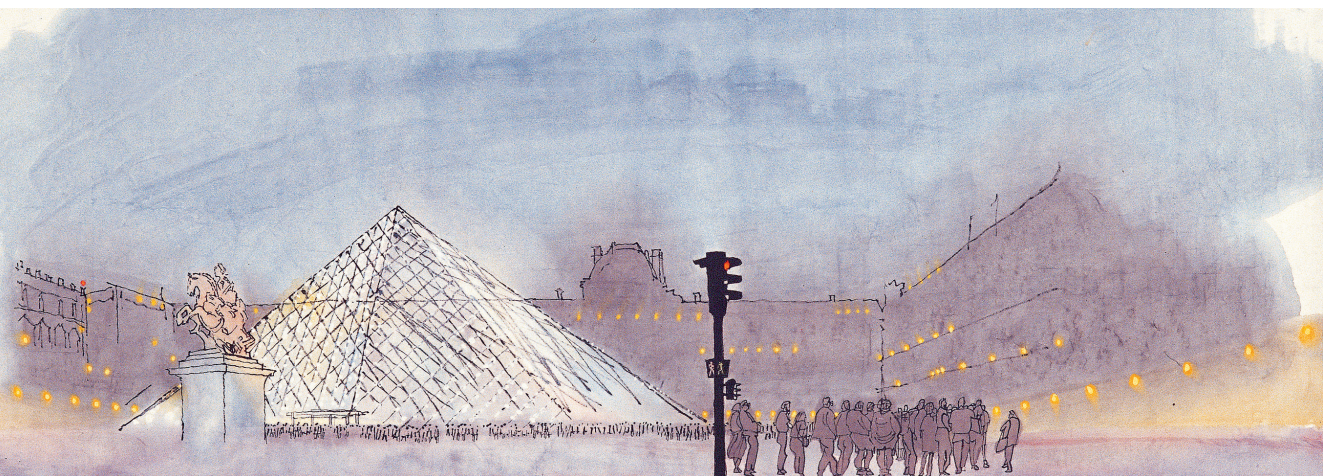
Le long de la Seine

Si j'avais voulu mener une vie tranquille et en profiter à fond, j'aurais peut-être choisi Paris. En ce moment, c'est là que je vis. Chaque jour, je prends mon sac de toile tout simple acheté à Chartres, qui contient mon pinceau Xiaobaiyun, une boîte noire rudimentaire (dont je me suis servi lors de mes voyages en Europe), un rouleau de papier de Xuan¹, long et étroit, un panneau de carton épais et deux pinces métalliques, et je me promène à travers les rues et ruelles de Paris où je peins à ma guise. J'ai acheté plus tard dans un célèbre magasin historique de fournitures d'art au bord de la Seine un tabouret pliant à trois pieds, idéal, comme cela je n'avais plus besoin de peindre debout, planté comme un arbre toute la journée. Je n'avais pas imaginé à quel point ce serait confortable de peindre assis...

Le Paris décrit par Yan Fu, Kang Youwei ou Liang Qichao² est si éloigné de moi. Leurs « réflexions » m'avaient semblé mystérieuses et laissé pantois, comme si j'étais debout sur la margelle d'un puits profond. Il y a soixante ans,

1. Papier fin et blanc, fabriqué à base de pulpe de bambou ou d'écorce de mûrier, non apprêté, servant de support à la peinture et à la calligraphie chinoise traditionnelles. Xiaobaiyun désigne un type de pinceau fin pour ce type de peinture et de calligraphie.

2. Yan Fu (1854-1921), lettré traducteur entre autres de Darwin et Montesquieu ; Kang Youwei (1858-1927), lettré connu pour ses lettres à l'empereur Guangxu appelant aux réformes, promoteur d'une monarchie constitutionnelle ; Liang Qichao (1873-1929), disciple de Kang Youwei.



La pyramide du Louvre imaginée par Ieoh Ming Pei, vue de nuit. |

j'étais trop jeune, au fond, je ne comprenais rien à ce qui se passait autour de moi ; quel rapport Paris, à des milliers de kilomètres de distance, aurait-il pu avoir avec moi ?

Xu Zhimo¹ a écrit sur l'Angleterre, l'Italie et Paris ; sa plus grande contribution se limite à avoir trouvé pour des lieux célèbres comme Cambridge, les Champs-Élysées, Fontainebleau, Firenze (Florence) des noms en chinois qui frappent l'esprit : Kang Qiao (Pont de la Sérénité, pour Cambridge), Xiang Xie Li She (Kiosques parfumés et belles maisons, pour les Champs-Élysées), Feng Dan Bai Lu (Erable rougissant et rosée blanche, pour Fontainebleau), Fei Leng Cui (Jade froid, pour Firenze)... Mais c'était moins Paris sous la plume de Xu Zhimo que sa vie à Paris. Il raconte aux lecteurs émerveillés d'il y a cinquante ou soixante ans l'expérience d'un jeune homme de bonne famille, doté de goûts classiques et raffinés, dans cette ville.

1. Xu Zhimo (1897-1931) célèbre poète, voyageur en Occident et traducteur de poésie occidentale. Il a choisi des combinaisons habiles de caractères chinois pour transcrire les noms de lieux, mêlant phonétique et sens poétique.



La tour Saint-Jacques,
point de départ des pèlerinages
vers Compostelle.

Moi, en revanche, c'est à travers des écrivains comme Hugo, Zola, Balzac et plus tard Ehrenbourg ou Aragon, que j'ai connu la vie réelle des Parisiens, l'étendue de leur sens poétique, leurs amours et leurs peines.

Au début des années 1950, une comédie musicale américaine qui s'appelait *Les Splendeurs de Paris* a été projetée à Hong Kong. Pourquoi est-ce que, quarante ans plus tard, je me souviens de ce nom banal? Franchement, c'est un film enlevé, qui présente la vie authentique de quelques artistes habitant des mansardes (des musiciens, des danseurs, des peintres...). La réalisation est de première classe, de même que les danses, la photographie, le jeu des acteurs. Sa manière d'utiliser des personnages et des couleurs inspirés du style du peintre post-impressionniste Toulouse-Lautrec rend ces visages aux reflets verts et rouges resplendissants sous l'éclairage artificiel.



| D'après nature, France.

Le grand cinéaste et vieil ami du peuple chinois Joris Ivens, auteur des documentaires *Pluie*, *La Seine a rencontré Paris*, a méticuleusement révélé, couche après couche, l'âme originale de Paris et des Parisiens, et montré au public leur si pure beauté.

Je suis un vieil homme à « l'oreille accueillante¹ » – en fait je suis arrivé à l'âge où l'on peut entendre certaines choses, et je pense qu'il doit en aller de même pour mes yeux.

1. Référence à ces paroles de Confucius : « A 15 ans, je me suis consacré à l'étude ; à 30 ans, j'en avais acquis les fondements ; à 40 ans, je n'avais plus de doutes ; à 50 ans, je comprenais les dispositions du Ciel ; à 60 ans, je pénétrais le sens profond de ce que j'entendais ; à 70 ans, je suivais ce que mon cœur désirait sans excéder la juste mesure. »

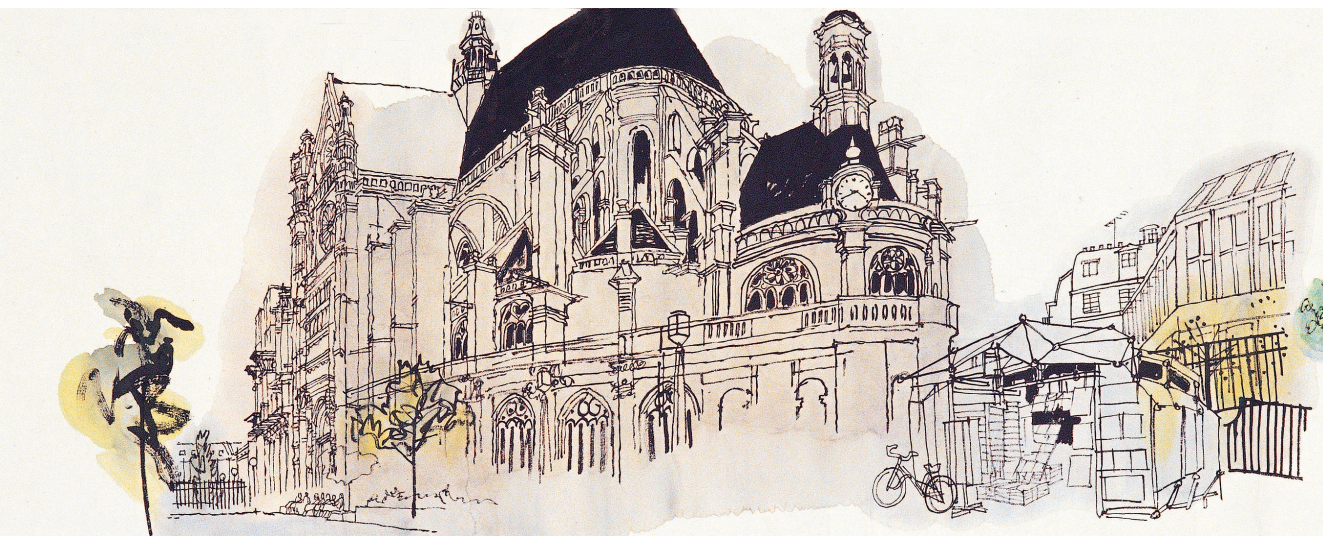
Alors que je suis en train de peindre d'après nature, soudain un groupe de filles et de garçons, les unes vêtues de jupes courtes couvrant leurs gros derrières, les autres en shorts exhibant leurs jambes velues, se place devant moi, bouchant ma vue. A mon âge, je n'ai encore jamais de ma vie vu un tel obstacle barrer ma vision, sans raison, telle une rangée de boîtes d'aluminium, scintillantes, et sans que je puisse rien y faire.

Des Français, des Italiens, des Japonais, des Danois, des Hollandais se mettent régulièrement dans mon champ de vision, mais ils s'en aperçoivent vite et s'écartent avec un mot d'excuse. Les Américains, les Allemands ne le font pas. Pourquoi ? Aujourd'hui encore je n'en sais rien.

J'ai l'habitude, « l'œil accueillant », je pose mon pinceau et me repose, bois de l'eau et fume une cigarette, je me lève et regarde autour de moi, cela me détend.

Les Parisiens, les Italiens ne bouchent jamais la vue d'un peintre. Sa présence ne les étonne pas.

D'après nature, France. |



Dans *Les gens, les années, la vie*, Ilya Ehrenbourg raconte une anecdote parisienne survenue voici quelques années : un homme nu était assis à la terrasse d'un bistro, regardant l'animation de la rue en buvant son café. Les passants ne lui prêtaient pas attention. Un policier s'approcha, l'homme n'en fit pas cas. Le policier lui demanda : « Monsieur ! Vous n'avez pas froid ? » L'homme ne répondit pas, le policier s'éloigna en souriant.

Les rues de Paris sont propres, distinguées, recherchées, mais elles se ressemblent toutes plus ou moins, avec de longues perspectives et de belles vues, il leur manque peut-être un peu de poésie. La ville attire des hordes et des hordes de touristes mal dégrossis, qui pour la plupart se pressent dans les splendides palais, les églises ou la tour Eiffel, formant le panorama du xx^e siècle.

Les étrangers éduqués et dotés de bon goût se mêlent à la vie de Paris sans laisser de traces et ils savent profiter de sa vraie richesse.

J'ai vu de mes yeux au musée du Louvre un couple montrer du doigt un tableau de Rembrandt, portrait d'un vieil homme, et s'exclamer, admiratif : « Ah ! Mona Lisa ! »

Mais le vrai tableau de la Joconde est protégé par un double vitrage et entouré d'une foule compacte.

« Mona Lisa ? Ah ! Je connais, c'est une chanson ! » a dit à ses amis un Hongkongais qui – un comble – travaillait dans l'art. J'étais là, j'en suis témoin.

Mona Lisa est désormais un phénomène de mode, elle n'est plus un phénomène artistique.

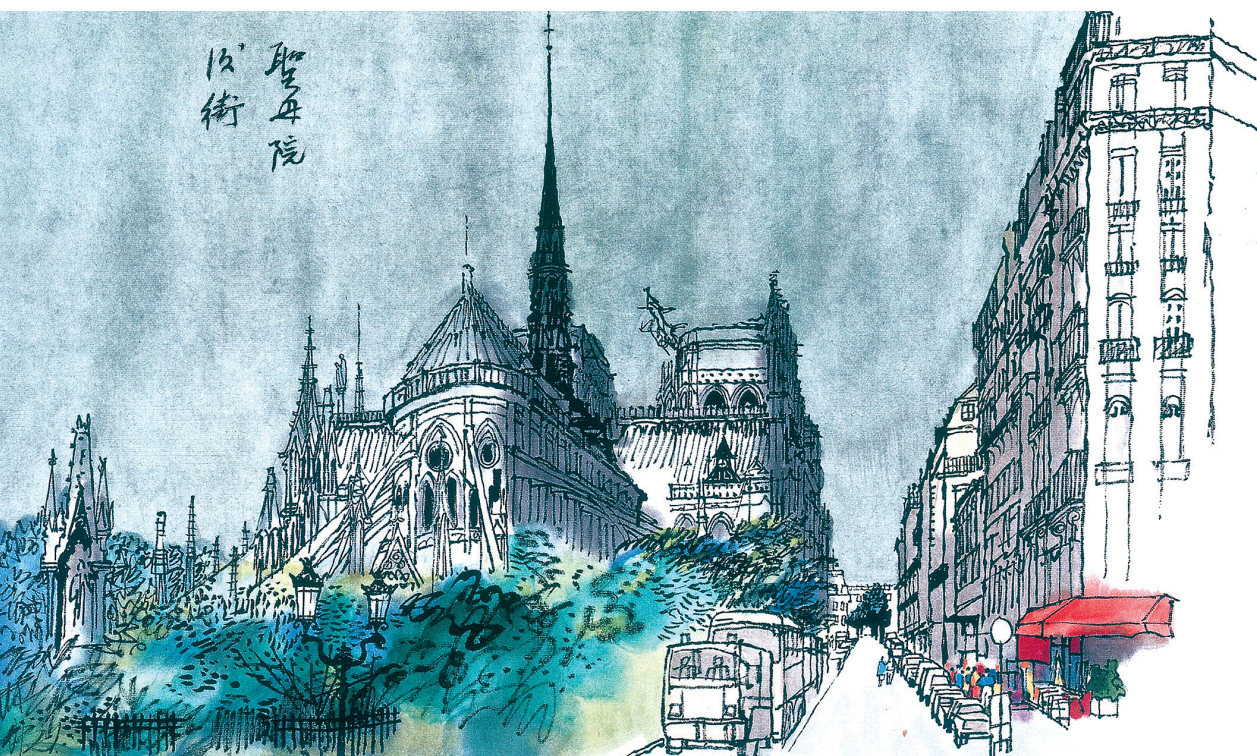
Le berceau ou le pot de miel du peintre ?

Paris est le berceau des peintres et leur paradis. Mais Paris n'est-il pas aussi leur cimetière charnel et spirituel ? Qui connaît le nom des millions de soldats morts sur le champ de bataille ? C'est comme à la guerre, un général est un soldat qui a réussi.

Un peintre chinois très intelligent, Chang Yu (1901-1966), habitait Paris. Au début des années 1950, une délégation culturelle chinoise vint en France et rendit visite à Picasso et à Chang Yu. Celui-ci, déjà âgé, habitait tout seul au dernier étage d'un immeuble élevé. Il vendait deux ou trois petits tableaux par an, juste assez pour assurer sa subsistance. Il ne trouvait pas son existence dure ou amère, même s'il n'était pas très heureux. Il lui suffisait de mener la vie à laquelle il était habitué depuis de longues années, sans charges ni contraintes. Il était libre, c'était tout ce qu'il lui fallait. Un peintre de la délégation l'exhorta à rentrer au pays : il serait le bienvenu, il pourrait reprendre sa place de professeur au collège d'art de Hangzhou.

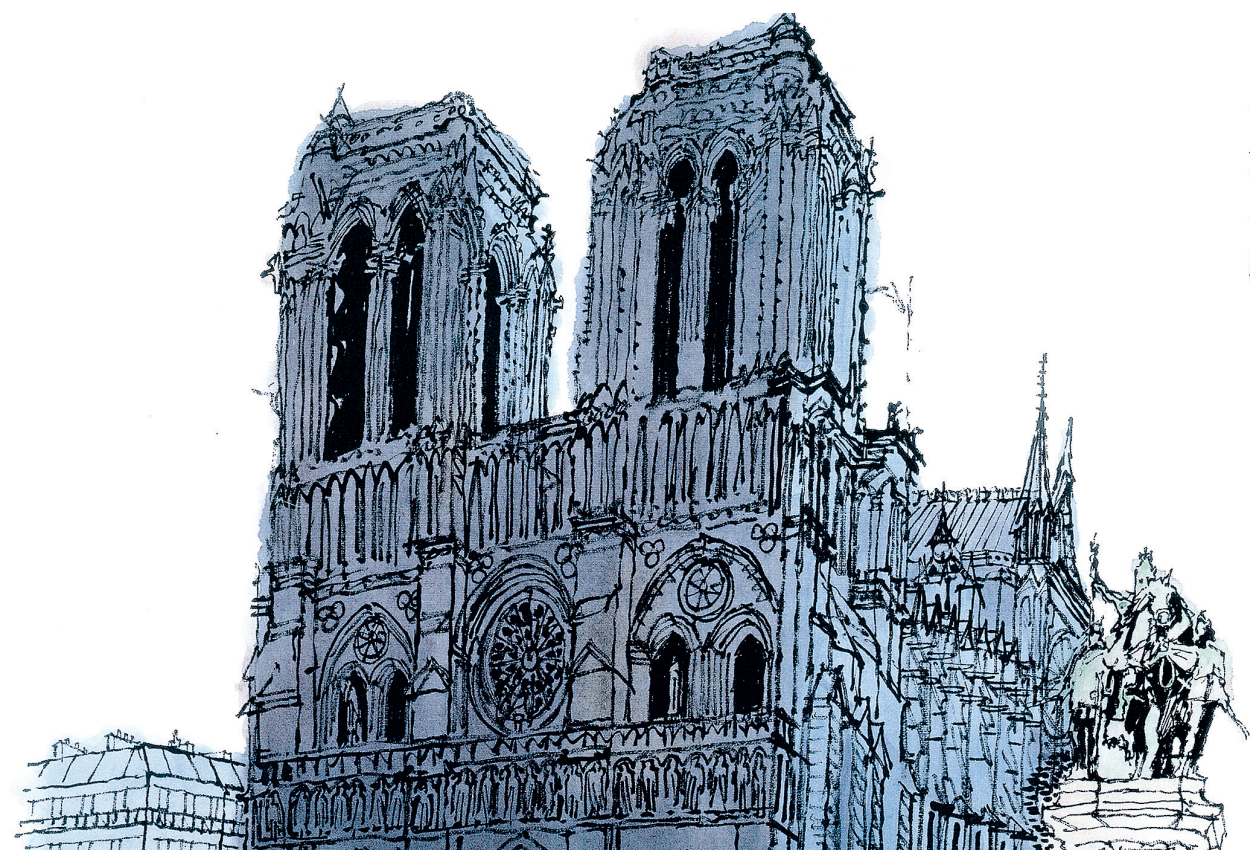
« Je... j'ai du mal à me lever, je me lève très tard... Je ne suis pas capable de faire la gymnastique du matin...

– La gymnastique du matin ? Ce n'est pas obligatoire !



| Une rue derrière Notre-Dame de Paris.

Notre-Dame de Paris. |



巴黎聖母院